

LA CHAMBRE D'ÉCHO

RÉGINE DETAMBEL

LA CHAMBRE
D'ÉCHO

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-050911-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je remercie le Centre national des lettres
dont l'aide m'a été très précieuse pour écrire ce roman.

Première partie



Lorsque Ferenc et Natacha furent réunis pour la dernière fois dans la chambre d'hôpital qui portait le numéro 828, tout ce qu'ils pouvaient voir depuis la fenêtre était un parking, presque désert, et une bétonnière qui avait la forme et la couleur d'un éléphant de cirque. C'était l'heure du déjeuner. Ferenc essaya de manger mais dut retirer de sa bouche un morceau de pain à peine marqué du bout des dents. Seul son estomac le rejetait, car son visage avait l'air d'avoir très faim et d'être déçu. Natacha s'assit avec précaution sur le bord du lit et toucha l'oreille de Ferenc. Il se remit à mâcher. Puis, de nouveau, il cracha. Assise sur le bord du lit, Natacha détourna la tête. Elle s'essuya le front avec la main et dit étourdiment : « Je m'en vais en eau » puis « Tu vas t'en sortir ».

À la mort de Ferenc dans un futur proche, quelques mois, peut-être deux ans, trois au plus, au sérieux de sa maladie, Natacha ne croyait pas. À la mort banale, humaine, elle ne pouvait pas croire. Elle aurait eu besoin, pour l'envisager, d'un décor royal et de l'appa-

reil majestueux dont la tragédie entoure nécessairement ses victimes. Elle ne savait pas reconnaître la mort dans ce qu'elle a de plus trivial, et cela la rapprochait de l'enfance. À la fois frissonnante et distraite, elle voyait sans les voir les débordements de cruauté de la maladie, comme fillette devant les atrocités que l'on commettait dans ses contes de fées. La guérison de Ferenc lui apparaissait donc comme une évidence, une illusion bien-faisante et innocente qui lui masquait l'horreur de l'irré-médiable.

– Tu as bien dormi, cette fois ?

– Tu parles, j'ai eu peur même de la lune !

Quand elle chercha à l'embrasser, Ferenc haussa les épaules, avec prudence, sans déranger les deux aiguilles à perfuser qui étaient plantées à demeure dans son poignet gauche. Ensuite, ils écoutèrent le goutte-à-goutte qui semblait mesurer, à la manière d'une horloge à eau, le temps passé ensemble depuis que Ferenc avait été opéré, huit semaines auparavant.

À l'hôpital, il y avait deux calendriers. L'un, dans le grand hall d'entrée, disait 9 janvier. Mais l'autre avait raison : celui de la chambre de Ferenc indiquait 28 juillet 1974.

Ferenc était très malade de l'estomac. On lui en avait retiré une partie. Il avait perdu, en six jours à peine, quatorze kilos. Quand on lui pénétra l'estomac, quand on y ouvrit, précautionneusement, d'autres portes sphériques et établit d'autres branchements palpitants, alors Natacha eut beau dire à Ferenc que dans cette chambre inhabituelle il était toujours pour elle attirant et inconnu, il a persisté à lui dire sans ménagement qu'il la quitterait très bientôt pour la maladie. Elle avait beau répéter qu'elle se moquait bien du bruit profond et régulier de la merde dans son ventre, qui venait gonfler de lourdes poches en plastique, c'est comme si elle s'était crevé la gorge, inutilement. Elle avait beau lui dire comment elle voyait la splendeur des formes de sa cicatrice, qui scintillait et ondulait, et le bruissement de soie de son alèse et les murmures humides et haletants de son pyjama, Ferenc ne voulait pas comprendre. Mais peut-être n'aimait-il déjà plus assez Natacha pour oser croire encore qu'elle voyait autre chose de lui que son pyjama sans cesse resali.

LA CHAMBRE D'ÉCHO

Elle était tout à fait sincère. Il ne l'avait pas crue.

- Ma langue est une vieille semelle pourrie.
- Ce n'est pas vrai, tire-la, fais voir.
- Marre de vivre à feu doux, couvercle fermé.
- Tu vas sortir bientôt.

Comme ses propres mots de guérison et d'apaisement ne suffisaient pas à capter l'attention de Ferenc, à le distraire de la maladie, Natacha acheta, dans une librairie fantaisiste et mystique, un ouvrage plein de paroles de réconfort. Assise au bord du lit, elle dit timidement à Ferenc :

– Ris, Ferenc, ris, c'est comme un massage du cerveau par les abdominaux.

Cela ne fit aucun effet. Elle comprenait que le baume de ses paroles, la vertu adoucissante de sa salive, tout cela n'était plus assez fort pour lutter contre le mal de Ferenc. C'était juste un peu de sucre, un peu de miel, mais il fallait de la morphine et des rayons. Pas cet amour-là.

Elle répétait quand même :

– Parle-moi si tu veux. Ne tais rien. Sois doux et fort. Montre tes yeux. Laisse-toi distraire. Mets-toi en vacances. Tu as tous les droits.

Ferenc, agacé, tournait les pages de *Libération*.

– Excuse-moi, disait-il, avec un coup de menton vers sa pile de journaux, mais je sais faire deux choses à la fois : lire et écouter.

Natacha était encore une jeune femme simpliste, qui faisait des improvisades sur tous les tons de la consola-

tion parce qu'elle ne savait pas comment divertir autrement Ferenc. Elle n'était plus qu'une causeuse, une bavarde, et Ferenc la traita même de rabâcheuse d'ordres stupides.

La moitié de la douleur éparsée sur cette terre lui était échue, et l'autre moitié distribuée entre le reste des humains. Le sentiment qu'il avait de la haute qualité de ses soucis lui donnait encore plus d'ascendant sur Natacha. Il était son dieu de l'anxiété et de la détresse. Elle ne pouvait s'empêcher d'aller à sa recherche, et pour lui elle devait se garder toujours libre, facile à déplacer, prête. Du *Manuel* d'Épictète qu'elle lui avait offert comme un chocolat permis, il retint ceci : « Si tu embrasses ton enfant ou ta femme, dis-toi que c'est un être humain que tu embrasses ; car, s'il meurt, tu n'en seras pas troublé. » Et il mit aussitôt ce détachement en application.

La nourriture lui faisait un effet de caillou ; même le jambon, l'aile de poulet, la compote le traversaient sans le nourrir, il n'en tirait rien, cela ne lui apportait rien de plus que s'il avait bu de l'eau coulant sur du gravier. Et de la nourriture de son amour, Ferenc ne faisait plus aucun profit non plus, c'était pareil, Natacha comptait pour moins que du beurre. Ses baisers lui donnaient encore moins de gâterie que le sucre. Toutes ses graisses lubrifiantes et le bout de ses seins ne l'ont même plus fait saliver. Ferenc avait perdu tout appétit pour elle.

Le quinzième jour de l'hospitalisation de Ferenc, Natacha s'était caressée contre la porte de la salle de bains,

LA CHAMBRE D'ÉCHO

après avoir allumé le radiateur. Ensuite, tous les soirs, en rentrant de la clinique. Ce plaisir-là, celui qu'elle se donnait, elle l'appelait « ma diète suave ». Quand elle se masturbait, les fesses sur les gonds froids, il lui arrivait de penser qu'à cet instant précis des milliers de femmes seules, les yeux crispés, épiant les bruits, bouche ouverte, s'écoutaient jouir seules, la main gauche posée sur le sein droit, la peau douce et tendre de l'avant-bras léchant le bout du sein gauche, les genoux écartés. Elle se demandait ensuite si Ferenc se branlait et s'il pensait à elle en le faisant. Il ne lui avait rien dit des nuits d'hôpital. Il faut dire qu'il n'aimait guère parler de lui. Ses dents se serraient à l'idée que Ferenc venait peut-être de jouir si fort que son nombril était mouillé. Il allait s'endormir de bien-être.

Elle allait le voir, tôt le matin, les cheveux à peine détressés, avec un peu de rouge à lèvres. Elle revenait vers dix-huit heures quatre, en sortant du bureau. Elle avait probablement, pour quelques témoins (les infirmières, les aides-soignants, les vieilles arpenteuses de couloir, les défraîchis, les rouillés, les chétifs et les monocordes qui attendent l'heure de la piqûre et des rayons), l'air un peu folle et perdue parce qu'elle s'efforçait de lui paraître plus vive qu'elle ne l'était en réalité. Toujours pleine d'énergie. Mais cela ne prenait pas. Quand ses doigts faussement gais, cramponnés au fauteuil de skaï marron, se relâchaient d'un coup, elle gardait un bref instant les yeux fixes et grands ouverts. Elle n'y pouvait rien, elle avait dormi une seconde. Et Ferenc voyait tout.

LA CHAMBRE D'ÉCHO

À force, Ferenc dut penser que ce qui se passait en elle ne le regardait pas. Du moins, il s'efforça de le penser et il s'obligea, jour après jour, à ne pas succomber à la tentation de prendre la place de Natacha et il cessa d'imaginer dans quel pétrin elle pataugeait. Ferenc cessa donc de feuilleter du regard les couleurs du visage de Natacha. Il accepta d'être désormais totalement impuissant à l'aider, il s'interdit de la trouver pâlotte ou maquillée trop vite, ne lui fit plus jamais aucune remarque, ne lui posa pas de questions. Il était parfait. Il était philosophe. Du jour au lendemain ni curieux ni jaloux. Il ne chercha plus la faille dans le scintillement évident de ses yeux, il refusa de voir encore tous les signes révélateurs de sa fatigue et de sa peur, il cessa d'analyser toutes ses plaintes secrètes, ses mobiles, ses actes même. Il la trouva maladroite, pathétique, le lui dit en peu de mots, puis se contenta ensuite de l'observer avec un sourire que sa maigreur rendait ironique et concis.

Le monde entier et tous les bouts du monde tiennent dans la chambre d'hôpital de l'homme aimé. Pendant qu'elle voltigeait autour de l'opéré, évidemment en proie à l'angoisse, parce qu'elle avait peur du noir, de dormir seule, qu'elle craignait le garage de l'immeuble à onze heures du soir, Natacha échafaudait sans cesse mille hypothèses pour s'en sortir, tentant de résoudre et de répondre immédiatement à mille épreuves : comment se comporter si on l'attaquait pour lui voler son sac à l'arraché quand elle circulait en scooter, ou si elle perdait son emploi, ou pour obtenir un découvert supplémentaire à la banque, ou s'il lui arrivait quelque chose, la nuit, quand Ferenc, assommé par les hypnotiques, n'est même pas joignable par téléphone. Elle se cognait au lit démesuré parce que chaque voie proposée dans sa vie désormais coupait et recoupait sans fin ce lit couvert de tuyaux qui formaient un affolant labyrinthe. Et la matraque du lit de fer sur ses tibias, sur ses rotules, répétait d'une manière très loquace et particulièrement expressive comment la fatalité avait porté ses coups bas au plus vif de leur couple et de leur jeunesse.

Quand l'enfant tombe ou se cogne, chacune de ses rencontres blessantes avec l'angle rugueux du monde porte un nom. Et qui voudrait dresser une liste de l'ensemble de ces confrontations et de ces retrouvailles courrait le risque heureux de composer une litanie, les termes liés d'un très long charme.

Le piètre malheur de l'égratignure, le petit trou en forme d'étoile qui constitue l'écorchure, la figure virtuose et mathématique de l'éraflure, la trajectoire accidentelle de la coupure, l'ampoule qui est une hutte de peau et le bouton de moustique érectile et délicieux, la fente vive de la gerçure, le bleu, la flamboyance de la bosse, le chuintement de la morsure, la brûlure et sa paille de fer, la langue mordue, la seringue du vaccin contre le tétanos, l'aphte, l'écharde, le coup de soleil, le durillon et le bouton de fièvre sont le lot rude et perçant de toutes les enfances. Ils nous ont tous fondés, ont gravé, pour chacun d'entre nous, leur histoire dans notre peau, dans les muqueuses de nos lèvres, dans les étages superficiels et profonds de notre chair, et nous ont lentement façonnés puis passionnés jusqu'à la jouissance.

Mais le jour où ces blessures-là ne font rien saigner d'apparent, alors cela s'appelle la vie, des coups durs dans un corps adulte, un pépin, et ce que vous ressentez, c'est un drame. Et personne ne sait jusqu'où cela peut aller.

Après tout, celui qui était couché là était le jeune et talentueux caricaturiste du *Nouveau Charivari*, le satiriste, le pourfendeur. Celui que toute la ville flattait et

craignait. Le monstrueux, le grotesque était son métier. Une occasion, une chance qu'il avait saisie pendant ses études, alors qu'il aurait pu continuer, suivre sa voie, pensait Natacha, la sculpture.

Ses caricatures étaient toujours des profils aigus, hommes politiques locaux à la mâchoire pointue, au menton double pourtant et flasque, avec un nez aquilin, la lèvre inférieure pendante comme celle des fileuses du conte, des sourcils très épais.

Il passait son temps au café et au journal. Parfois, il montrait à Natacha un homme au visage massif, aux cheveux séparés par une raie : « Tu reconnais de Gaulle jeune, enfin, moi c'est comme ça que je me l'imagine ! » Des visages revenaient : Malraux, le Che, Sartre, des hommes louches, carrés et massifs, des fossettes, des moustaches, des rides, des favoris, de jeunes gens qui ressemblaient au Tintin des fac-similés du *Petit Vingtième*, régulièrement des femmes aux yeux de chat.

– J'adore les femmes-chats, disait Ferenc, mon idéal féminin, des joues de chat où il y a si peu de chair entre les tempes larges et les mâchoires étroites.

Puis Ferenc joignait ses longs doigts, et Natacha, qui avait les joues bien rondes, baissait la tête. Jamais elle n'avait pu se convaincre que de telles plaisanteries ne pouvaient se distinguer d'une blessure, qu'elles étaient peut-être intentionnelles. Mais Ferenc savait tout, il lisait les journaux, il pouvait se permettre de railler les guerres, il calomniait les hommes et les femmes, en toutes lettres. Elle n'était rien, Natacha. Elle travaillait

parce qu'elle rêvait d'une maison. Elle avait abandonné les Beaux-Arts parce que Ferenc avait abandonné les Beaux-Arts. Elle se disait qu'elle ne lui arrivait pas à la cheville. Alors, elle ne s'apercevait de rien. Elle ne voyait pas qu'elle était bonne poire. Si elle avait été enfant, dans son corps aussi, Natacha se serait écriée : « Je voudrais être comme Ferenc plus tard. » Elle était trop timide pour le singer. Elle aurait voulu savoir parler en public avec autant de volubilité que lui dans les réunions électorales et les manifestations politiques de la ville. Désespérée de n'être rien, en lui c'est elle qu'elle voyait. Elle n'aimait pas l'odeur du papier journal, ni le toucher. Elle vivait dans les journaux. Elle ne dessinait plus. Ferenc répétait :

– Quand je ne travaille pas, je me sens coupable, alors je fais des dessins, des dessins, des dessins... Chronomètre-moi encore !

Elle s'exécutait. Pour Pol Pot, vingt-cinq secondes. Pour la famine au Bangladesh, trente secondes. Richard Nixon, moins de vingt. La guerre du Kippour, un peu moins de deux minutes.

– L'obsession des visages, disait Ferenc. Je suis curieux des êtres, le visage c'est la fenêtre de l'être, sa vitrine, il s'avoue sans le savoir. Les gens ne réfléchissent pas à leur visage, ils s'y étalent. Même si je ne voulais pas, j'en arriverais à faire des visages.

Et jamais Natacha n'osa lui dire que peut-être il aimait les visages parce que c'était facile pour lui, qu'il était simplement doué pour cela. Il aurait pu aller plus loin. Ferenc caricaturait comme d'autres tiennent une ciga-

LA CHAMBRE D'ÉCHO

rette ou un verre ou bien se rongent les ongles. Elle n'osa pas non plus lui rappeler qu'il avait fait le rêve d'être sculpteur. Et pas une seconde, elle ne douta que Ferenc brûlait de curiosité pour autrui.

Ferenc en avait assez déjà de son propre fardeau. Alors il décida de les quitter définitivement, Natacha et l'appartement, pour échapper peut-être aux récriminations trop maternelles de Natacha qui ne cessait de border son lit. Le drap trop tiré lui faisait atrocement mal aux intestins, il ne supportait plus l'élastique du pyjama, ni le poids de la chemise blanche d'hôpital. Il aurait voulu revêtir de l'air tissé. Des gaz furieux et tassés le gonflaient au point de ne respirer qu'à peine, mais Natacha ne pouvait pas le deviner, et lui, de honte, se taisait. Elle levait au ciel sa fameuse grimace de résignation (yeux zigzaguant au ciel, bouche tordue comme un marin qui tire sur sa bouffarde) chaque fois qu'il osait lui confier ses craintes de ne pas s'en sortir (il ne prononçait jamais le mot « mourir »). Il se dressa sur le coude droit, ses yeux devinrent fuyants et mystérieux parce que la tête lui tournait.

Une seule phrase suffit, qui la fit aussitôt valser hors de la chambre. Il lui dit exactement :

– J'en ai marre de tes réconforts en forme de mots d'esprit, j'ai besoin d'une consolation qui m'illumine.

Natacha aurait dû répliquer, mais elle avait l'esprit de l'escalier. L'apostrophe la déconcerta et la réduisit au silence, parce qu'une femme sensible comme elle, tout

AUX ÉDITIONS CALMANN-LEVY

Album

1995

AUX ÉDITIONS CHAMP VALLON

Icônes

poésie, 1999

AUX ÉDITIONS FATA MORGANA

Blasons d'un corps enfantin

2000

AUX ÉDITIONS STOCK

Colette. Comme une flore, comme un zoo

1997

AUX ÉDITIONS GALLIMARD JEUNESSE

Solos

1996

La Comédie des mots

1997

Le Poème indigo

1998

Le Valet de carreau
1998

La Nouvelle Comédie des mots
1999

La Fille Mosaïque
1999

AUX ÉDITIONS ATELIER
DU PÈRE CASTOR/FLAMMARION

L'Arbre à palabres
1997

Le Prince aux pinces d'or
1998

AUX ÉDITIONS THIERRY MAGNIER

Le Rêve de Tanger
1998

AUX ÉDITIONS HACHETTE JEUNESSE

Le Mémo des gens merveilleux
1999

La Boîte aux lettres de Souriceau
1999